

Description critique du concept traditionnel de «métaphore»

Patricia Schulz



Peter Lang

Sciences pour la communication

Description critique du concept traditionnel de «métaphore»

Patricia Schulz



Peter Lang

Sciences pour la communication

Introduction

«Tout discours est par essence métaphorique», «il n'y a pas de parole qui ne soit pas métaphorique» – tels sont les propos que nous pouvons entendre au sujet du phénomène qui va nous occuper, ici, au long de ce travail: la métaphore.

Certes, elle était toujours d'une importance non négligeable. Dans les descriptions concernant le style – l'*elocutio* – elle comptait sans doute parmi les moyens techniques les plus efficaces. Mais son importance semble aller en s'accroissant: d'un instrument technique parmi d'autres, et d'un outil de dénomination accessoire, elle devient un des piliers de l'écriture de fiction et le trait de pinceau du poète – pour finir même, au XX^e siècle, comme un des modes charnières du fonctionnement général de la langue. Ayant fait partie, autrefois, de la boîte à outil des maîtres ouvriers de l'écriture, de nos jours elle est considérée comme la condition sine qua non de l'agencement du discours et de l'organisation de la langue. De la création individuelle au renouvellement par extension du vocabulaire, son omniprésence et sa fonction centrale ne sont mises en doute ni par les utilisateurs ni par les théoriciens de la langue. Les opinions convergent aussi bien quant à son existence que quant à, sinon sa définition, du moins son identification: quiconque a appris à la reconnaître saura la retrouver, pour peu qu'on s'accorde sur sa délimitation, qui, somme toute, n'est pas plus vague que celle de tout autre objet linguistique.

Tel est le terrain sur lequel prend place cette étude: nous nous trouvons devant un fait théorique «stable», sans équivoque, universellement accepté et rarement, sinon jamais, mis en doute. Or, c'est précisément un *fait* théorique, et tout linguiste sait quelle est la portée de ce mot en science: les faits correspondent bien au donné que le chercheur se propose d'examiner. En tant que tels, ils constituent les objets théoriques, c'est-à-dire ce au sujet de quoi la théorie va se développer. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il s'agit de faits objectifs, garant d'une réalité absolue du phénomène, car tout objet de science est tributaire d'un point de vue adopté. Et pourquoi pas la métaphore?

C'est dans cette dynamique de remise en cause de l'évidence du concept de métaphore que se situe le présent travail, comme le suggère l'idée de «description critique» contenu dans le titre: notre intention n'est pas de mettre en cause tout droit au «parler métaphorique», mais c'est bien plus d'examiner les limites d'une telle parole, ou, plus précisément, d'une telle description de la parole. Dans cette optique, c'est non pas la métaphore elle-même qui constitue notre fait, mais c'est la métaphore en tant qu'elle est le produit d'un regard sur la langue, ou plutôt d'une «interprétation» de celle-ci. De façon générale, c'est aux questions suivantes que nous essaierons, fondamentalement, de répondre: Qu'est-ce qui fait que la métaphore est ce qu'elle est? De quelles données théoriques ce phénomène est-il dépendant, et comment concevoir ses limites? Enfin, comment gérer sa «disparition» – ou que pouvons-nous lui substituer – dans un cadre autre que le cadre identifié comme générateur du phénomène?

De façon plus détaillée, le chapitre premier se concentrera sur la description théorique, ou, plus précisément, sur la définition *du* concept traditionnel de métaphore. Pour ce faire, il sera inévitable de nous placer du côté de la tradition, c'est-à-dire d'adopter son point de vue sur la langue: la métaphore se montrera alors comme le produit d'un cadre précis – cadre que nous désignerons sous le nom de conception littérale ou référentialiste. Quand, de façon générale, nous parlerons de «tradition» au cours de ce travail, cette expression sera employée d'une façon très souple, englobant toutes les théories traitant du concept de métaphore, et mettant par conséquent en œuvre une conception référentialiste du sens, c'est-à-dire une conception qui fait de l'extralinguistique un des éléments constitutifs de la description linguistique. A travers ces affirmations, il sera possible de formuler l'hypothèse générale de ce travail, à savoir l'idée que la métaphore n'a de réelle existence que dans un cadre théorique référentialiste. Par conséquent, c'est dans les limites de ce cadre que nous avancerons une définition du concept traditionnel de métaphore: selon nous, celle-ci est essentiellement un phénomène de double sens fondé sur le concept de situation (ou contexte), concept central dans une linguistique référentialiste.

Si d'une certaine façon le chapitre premier répond à la question «pourquoi, d'un point de vue théorique, y a-t-il des métaphores?», le cha-

pitre II s'efforcera, lui, de répondre à une question plus pragmatique (au sens étymologique du terme), du type pourquoi faisons-nous des métaphores? Autrement dit, nous nous demanderons en quoi la tradition voit l'utilité de ce phénomène. Pour la durée de ce chapitre, nous distinguerons une tradition classique d'une tradition moderne, sans que cette opposition soit vraiment chronologique. Chacun des deux camps, représentatifs d'une certaine tradition métaphorique, défendra le concept de métaphore à travers une certaine idée de l'écart (nous parlerons de détournement du sens ou des idées et de détournement d'un mot), selon qu'il conçoit la métaphore comme un phénomène d'élocution, sans caractéristiques sémantiques propres, ou au contraire comme un phénomène de création de sens. Or, le dénominateur commun, unifiant les divergences dans la présentation (et qui sont, par conséquent, superficielles), est que la métaphore se fonde nécessairement sur un double écart, et donc sur le principe de substitution, tous deux contraires à la représentation qui est faite traditionnellement de ce phénomène comme une figure de la ressemblance.

Le chapitre III présentera un tournant dans ce travail. En adoptant un autre point de vue que celui de la conception littérale ou référentialiste, nous nous efforcerons de montrer que l'emploi d'une expression appelé traditionnellement métaphorique ne se distingue pas d'un emploi de cette même expression vu traditionnellement comme non métaphorique. A cet effet, nous présenterons, dans un premier temps, le cadre théorique adopté, à savoir la théorie de l'Argumentation dans la langue. Cette théorie, qui s'est, depuis toujours, donné comme objectif principal de décrire la langue en évitant tout recours à autre chose qu'elle-même, constitue pour ainsi dire un pôle opposé à une conception littérale du sens. Il en découlera que là où la tradition oppose deux emplois et donc un double sens, à l'issue d'un double écart, cette opposition n'aura plus lieu d'être. Si l'impression d'un double sens – et donc d'une présence métaphorique – reste néanmoins présente, et constitue une objection à notre description, nous verrons aussi que cette impression est l'effet de l'illusion véhiculée par la langue même, selon laquelle il y a, derrière les mots, autre chose que des mots.

Enfin, le chapitre IV se proposera de répondre à un problème particulier: il s'agit de la question de savoir pourquoi, si la métaphore n'existe

pas objectivement parlant, les sujets parlants n'en font pas moins un usage aussi assidu que fréquent: non seulement ils qualifient certains discours de «métaphoriques», mais il semble même qu'ils se servent, à certaines fins stratégiques, du mécanisme même de la métaphore – de sorte que, pour décrire ces discours, il devient impossible de ne pas avoir recours à ce concept. Or, contrairement à une première intuition, il ne s'agit pas là d'un contre-argument à notre thèse de la nature purement théorique de la métaphore, mais ces discours viennent à l'appui de cette dernière: ils nous permettront d'illustrer le caractère surajouté de ce phénomène, propre à une certaine vision de la langue.

Précisons encore un instant l'usage que nous ferons de quelques termes. Pour décrire la métaphore, nous reprenons à la sémantique du sens littéral l'opposition *signification/sens*. Dans cette tradition, cette distinction n'est pas toujours faite avec beaucoup de rigueur, mais le terme *signification* est, en général, plus spécifiquement employé pour parler de ce qui est linguistiquement attaché à une entité. Alors que le *sens* concerne ce qui est réalisé par une entité dans une occurrence donnée. Dans cette optique, ce mot est, nous le verrons, souvent confondu avec le terme technique de *référent*. Quant à nos propres descriptions théoriques, nous utiliserons encore plus indifféremment les deux termes, car, selon nous, il n'y a pas de différence de nature entre les deux, tel que cela apparaîtra dans les emplois traditionnels.

En ce qui concerne l'opposition traditionnelle *phrase/énoncé*, nous ne l'adopterons que superficiellement dans le cadre de quelques analyses de la métaphore. Quand nous parlerons d'énoncé, ce ne sera pas pour l'opposer à une entité plus abstraite que serait la phrase. Ce ne sera pas non plus dans l'intention de renvoyer à une entité bien délimitée, impliquant par exemple sujet et prédicat. Mais cela consistera tout simplement pour nous à référer à un bout de discours qui a été, ou qui pourra être prononcé par un sujet parlant. Dans cet usage général, nous lui préférons, pour éviter toute confusion, le terme plus général et moins connoté de *discours*.

Le lecteur pourra toutefois nous faire le reproche que nous ne délimitons pas la métaphore par rapport aux autres concepts de figure, plus ou moins voisins comme le symbole ou la comparaison, ou encore comme ceux qui, traditionnellement, font souvent apparition en même temps,

comme la métonymie et la synecdoque¹. Nous pensons que notre approche justifie cette «négligence», étant donné qu'elle ne consiste pas en une description ou reformulation du concept de métaphore, mais en une tentative d'en voir les limites théoriques. Dans ce travail d'«introspection métaphorique», qui nous a obligé à plonger dans les profondeurs de ce concept et, en même temps, à en prendre des distances maximales, faire intervenir d'autres concepts n'aurait non seulement pas été d'une grande utilité, mais, au contraire, aurait pu semer la confusion. C'est le cas notamment du concept de comparaison, qui évoque déjà traditionnellement plus de confusions que de précisions dans son rapport avec la métaphore. Pour cette raison, ce travail ne prendra en compte que des expressions ne faisant intervenir aucun «outil comparatif» du type de *comme, ressembler, être semblable/pareil* à etc. – Notre démarche ne signifie pas qu'il ne faudrait pas s'interroger ce qu'il en est du rapport de la métaphore – ou de sa «disparition», selon notre point de vue – avec les autres types de figures. Cela constitue même une question très importante – trop importante pour un travail comme le nôtre: ainsi, nous avons même renoncé à faire des remarques d'ordre général, qui risqueraient bien davantage de semer le trouble en produisant des effets contraires à ceux voulus par le présent travail.

1 Pour une description générale des rapports entre métaphore et métonymie, voir Marc Bonhomme (1987, 2-7).